

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Laissez-moi rêver

André Vanasse

Numéro 78, été 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38530ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (1995). Laissez-moi rêver. *Lettres québécoises*, (78), 5–5.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Laissez-moi rêver

EN 1981, LORSQUE J'AI ÉCRIT MON PREMIER ROMAN, j'ai consacré quelques pages à raconter l'histoire de cet homme qui avait voué sa vie à la création d'une rose si belle, si captivante, si exigeante qu'il avait raté sa vie pour elle !

Le dirais-je ? À l'époque, je ne connaissais rien des rosiers !

Ma vie est ainsi faite que j'ai écrit plus souvent qu'autrement sur des sujets que je ne connaissais pas. J'ai arpenté Rome bien avant de l'avoir visitée ! Les villes rêvées — comme les femmes du reste — sont souvent plus belles que les villes réelles. Elles se livrent à nous sans détour, se donnent avec l'innocence et l'intensité du premier amour. Elles sont parfaites. Il n'y a chez elles ni saleté ni pauvreté...

Dans nos rêves cependant — et parce que c'est nous qui menons le jeu —, il nous arrive rarement d'être pris au dépourvu. Par exemple, je n'aurais jamais pu connaître en rêve ce miracle qu'a été le moment où j'ai pénétré dans le Panthéon de Rome. En balayant du regard l'immense simplicité du lieu, j'ai su que je venais d'accéder au religieux dans sa totale et grandiose nudité. J'en suis resté estomaqué. J'avais les larmes aux yeux.

Malgré ces grands moments de l'existence, je reste convaincu que le rêve est la plus belle richesse de l'homme. Ne passons-nous pas une grande partie de notre temps dans cet ailleurs qu'on appelle l'imaginaire ? Le rêve endormi n'occupe-t-il pas le tiers de notre existence ? Nous rêvons d'amour, de gloire, de fortune. Nos rêves sont notre seul soutien : ils nous font oublier que le bonheur n'existe pas, qu'il loge dans une auberge tout près, mais qu'on ne découvre jamais...

Quand j'étais adolescent, on nous promettait une vie de loisirs et d'oisiveté. Les humains, affirmait-on, ne travailleraient plus que quelques heures par semaine. Le reste de leur temps serait consacré au sport, au jardinage.

Quand je regarde la société actuelle, force m'est d'admettre que ces prédictions ne se sont pas réalisées. Peu s'en faut ! La plupart des pays croulent sous leurs dettes alors que le chômage atteint des sommets inégalés dans les pays d'Europe et d'Amérique. Ceux qui par chance ont un emploi travaillent comme des forcenés, toujours angoissés à l'idée

qu'ils pourraient être mis à pied. C'est l'ère de la défonce. Des administrateurs futés ont même inventé le concept de qualité totale, théorie plutôt grossière pour augmenter la productivité. Tous les matins, des employés gonflés à bloc crient en chœur le nom de leur compagnie. Cela frise l'hystérie. Jésus-Christ aurait-il quitté l'hostie pour loger désormais dans le corps institutionnel de Zellers ou de Réno-dépôt ? «Aimez vos clients comme vous-mêmes, clament les grands prêtres des multinationales, servez-les comme si c'étaient vos propres enfants. Souriez, bon sang, soyez heureux, rendez-nous riches !»

Tous ces slogans ressemblent étrangement au petit catéchisme. Les idoles changent, le culte reste immuable. Qu'on adore les bêtes du capitalisme plutôt que les dieux roses et bleus d'antan me paraît bien triste. Où allons-nous, Seigneur ?

À vrai dire, je n'en sais rien. J'ai l'impression que nous sommes entrés dans l'ère du village global et que Big Brother nous surveille de près. Cette situation m'effraie. À ce point que je préfère rêver. Fermer les yeux plutôt que d'entendre le râlement de cette société qui souffre d'asthme chronique et qui cherche désespérément son souffle. Et quand parfois je les ouvre, j'aime mieux regarder fleurir mes roses. Je me convaincs alors que le monde tournera bien sans moi. Je sais bien que ce n'est pas vrai, qu'il y a un référendum qui approche à grands pas. Par lâcheté, je me répète en toute mauvaise foi : «Chaque chose en son temps. Aujourd'hui, je suis fatigué. J'ai toutes les peines du monde à me supporter. Comment pourrais-je porter sur mon dos le Québec entier ? De grâce, laissez-moi rêver...»

Et je retourne au pays de l'imaginaire, là où tout n'est qu'ordre et beauté.

Le directeur,
André Vanasse